BIBL. NAZIONALE
CENTRALE-FIRENZE
115
6

115
6
A I

LE

MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE

OU LA

DOCTRINE DES BARDES GALLOIS

DU MOYEN AGE

SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES AMES.

GENÈVE
IMPRIMERIE FERD. RAMBOZ ET Cie
RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78

1853

II
115
6

LE

MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE

OU LA

DOCTRINE DES BARDES GALLOIS

DU MOYEN AGE

SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES AMES.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE 1872

TIRÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENÈVE
Novembre et Décembre 1853

FIRENZE

GENÈVE
IMPRIMERIE FERD. RAMBOZ ET Cie.
RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78

1853

Digitized by Google

LE

MYSTÈRE DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE

OU LA

DOCTRINE DES BARDES GALLOIS DU MOYEN AGE

SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES AMES.

On a beaucoup écrit depuis longtemps sur la religion présumée et la sagesse des anciens druides de la Gaule et des Iles Britanniques, et il semble que la question doit être épuisée. Il en serait ainsi sans doute, s'il fallait s'arrêter aux rares et imparfaites données que nous ont léguées à ce sujet les historiens de l'antiquité classique; mais il est d'autres sources, trop peu explorées jusqu'à présent, qui ouvrent un champ nouveau et très-riche aux investigations. Je veux parler des monuments traditionnels de tout genre qui se sont conservés chez les descendants de la vieille race celtique, en Angleterre et en Irlande. Ce n'est pas que ces précieux matériaux n'aient été l'objet de travaux déjà considérables; mais, malheureusement, ces travaux, entrepris presque toujours dans des vues trop systématiques, et manquant surtout d'une base solide que la critique philologique pouvait seule leur donner, n'ont guère abouti qu'à de vaines hypothèses; si bien que tout, à peu près, est à refaire avec une méthode plus logique et une marche plus rationnelle.

Il n'y a pas bien longtemps qu'une pareille entreprise eût offert des difficultés peut-être insurmontables. Les

études celtiques étaient fort en discrédit, les matériaux rares, les investigateurs plus rares encore. Dès lors de grands progrès ont été faits dans une voie meilleure. Les idiomes celtiques, rattachés définitivement à leurs origines indo-européennes, sont devenus nécessaires à l'étude comparée de cette immense famille de langues. Les maîtres de la science en Allemagne, Grimm et Bopp, les ont fait rentrer dans le cercle de leurs belles recherches. En Irlande, MM. Petrie et O'Donovan ont porté dans l'étude des antiquités et des vieux textes gaëliques un esprit de sage critique, tandis que l'ingénieux et spirituel Crofton Croker nous ouvrait le monde charmant des contes populaires de la verte Erin. En Angleterre, une noble dame, lady Charlotte Guest, a publié les originaux gallois des *Mabinogion*, ancien et curieux recueil de traditions populaires du moyen âge, en les accompagnant d'une excellente traduction anglaise et de commentaires très-instructifs. Enfin, en France, M. Hersart de la Villemarqué a su réveiller un intérêt prodigieux dans l'Europe entière par son admirable collection des chants de la Bretagne armoricaine, ouvrage qui en est déjà à sa 4me édition. Sa traduction plus récente des anciens bardes gallois a été l'objet d'un examen sérieux dans notre recueil. Une large et saine voie de recherches se trouve ainsi ouverte au zèle des explorateurs. On peut espérer de cette impulsion nouvelle les fruits les plus heureux pour l'étude des origines celtiques.

C'est dans le but de contribuer, pour ma faible part, à cet avancement d'une branche importante de l'histoire de notre Europe ancienne, que je tente de ramener l'attention sur l'un des monuments les plus curieux de la littérature galloise du moyen âge, monument unique dans son genre, et dont la valeur intrinsèque ne me semble pas avoir été

suffisamment appréciée. Je veux parler de cette portion des triades bardiques qui se rapporte aux anciennes croyances sur la nature de Dieu, la constitution de l'univers, la transmigration des âmes et la destinée humaine[1].

Ces triades font partie d'un manuscrit resté inédit jusqu'à ce jour, intitulé: *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, ou le mystère des Bardes de l'île de Bretagne, et dont le savant et judicieux Sharon Turner a rendu un compte assez détaillé dans sa *Vindication of the genuineness of the ancient britisch poems* (p. 237). C'est une collection faite à diverses époques, des préceptes bardiques sur l'art de la poésie et du chant, ainsi que sur des questions de morale et de philosophie religieuse. Les éditeurs de l'*Archaiology of Wales* avaient l'intention de le publier dans un quatrième volume de leur recueil, lequel volume n'a point paru. On ne les connaît donc jusqu'à présent, que par un extrait étendu qu'un savant gallois, Ed. Williams, en a donné, à la suite de ses poëmes lyriques, et par quelques citations que Owen Pughe en a tirées pour son dictionnaire gallois. Cette publicité trop restreinte explique comment ce remarquable document n'a pas obtenu jusqu'à présent toute l'attention qu'il mérite. Turner en a fait, il est vrai, un résumé succinct, et les mythologues gallois en ont parlé plus d'une fois comme d'une chose curieuse; mais nulle

[1] On sait que les *triades* sont des aphorismes développés toujours en *trois* points principaux, probablement pour les graver plus facilement dans la mémoire. Les Gallois possèdent des triades historiques, morales, juridiques, poétiques, etc., dont la masse est assez considérable. Cette forme de transmission paraît remonter jusqu'aux druides de la Gaule; car, ainsi qu'on l'a remarqué déjà, leur célèbre précepte de conduite morale, *honorer les dieux, ne point faire le mal et cultiver le courage viril*, constitue une véritable triade.

part, que je sache, ces triades n'ont été appréciées dans leur ensemble et leur liaison intrinsèque.

La première question qui se présente, sans doute, est celle de leur degré d'authenticité comme expression véritable des anciennes doctrines bardiques, sinon druidiques. A cet égard, il faut convenir de prime abord que les preuves extérieures et matérielles laissent beaucoup à désirer. Le manuscrit qui renferme ces triades ne date que de la fin du dix-septième siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste collecteur Edward Davydd, ne remontent pas au delà du milieu du seizième siècle. Le style en est comparativement moderne, et, si le fond peut être considéré comme ancien, il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence, chez les Gallois du moyen âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort, forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance? Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César, le premier, nous apprend que les druides enseignaient, non-seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration (*ab aliis post mortem transire ad alios*). Après lui Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails.

Digitized by Google

Les passages qui s'y rapportent ont été cités si souvent, que je puis me dispenser de les reproduire ici. L'idée de la métempsycose, bien qu'assez naturelle en elle-même, ne s'est pas formulée en doctrine religieuse chez un grand nombre de peuples divers. On ne la trouve systématiquement développée que dans l'Inde ancienne, en Egypte, et probablement aussi chez les druides ; car on ne saurait faire entrer en ligne de compte les grossières notions de ce genre observées chez les Groënlandais et quelques peuples de l'Afrique et de l'Amérique. Les idées de Pythagore à ce sujet étaient étrangères à la Grèce, et empruntées à l'Egypte sans doute plutôt qu'à la Gaule, alors presque inconnue aux Hellènes. D'où serait donc venue aux bardes gallois du moyen âge, une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la transmigration des âmes, si ce n'est des druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du christianisme. Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales; et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression.

Ce n'est pas à dire que ces triades nous offrent l'ancien système druidique dans sa pureté. Il est impossible que le christianisme n'ait pas exercé une influence notable sur cette espèce de religion secrète conservée par les bardes comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle. Ce n'est guère que par cette influence que l'on peut s'expliquer le caractère singulier de pureté,

d'élévation et surtout d'humanité qui frappe dans les triades, et qui s'accorde mal avec certains côtés barbares de l'ancien culte druidique. Ce qui doit bien plutôt surprendre, c'est que le système bardique ait pu se maintenir aussi entier vis-à-vis des dogmes chrétiens dont il n'offre aucune trace positive. On n'y trouve rien, en effet, qui fasse la moindre allusion ni à la Trinité, ni à la rédemption, ni à la personne du Sauveur, ni aux traditions sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament; rien qui rappelle les idées du moyen âge sur l'enfer, le purgatoire et le paradis, lesquelles jouent partout ailleurs un si grand rôle dans les légendes et les poésies populaires. L'influence du christianisme semble ainsi n'avoir été qu'indirecte, et ne s'être exercée que pour épurer, pour élever les notions traditionnelles anciennes sur Dieu, le monde et l'immortalité de l'âme.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révèleront directement beaucoup mieux que par tout exposé préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication par Ed. Williams, traduites aussi fidèlement que possible sur l'original gallois, et en faisant suivre chaque triade d'un commentaire explicatif. Le traducteur anglais a souvent paraphrasé plutôt que traduit : j'ai tâché de serrer le texte de plus près, en ayant soin de motiver, chemin faisant, quelques divergences, assez légères d'ailleurs, dans la manière d'entendre le sens de l'original [1].

[1] Il serait fort à désirer que quelque savant gallois voulût bien publier en entier cet intéressant monument de la sagesse des bardes. Le texte donné dans l'extrait d'Ed. Williams paraît exiger ici et là quelques rectifications qu'il n'appartient pas à un étranger de proposer avec quelque sûreté sans le secours des manuscrits.

TRIADES BARDIQUES SUR LA MÉTEMPSYCOSE.

1. Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : *un Dieu, une vérité* et *un point de liberté*; c'est-à-dire (le point) où se trouve l'équilibre de toute opposition.

Cette première triade établit implicitement, et dès le début le grand principe de l'unité de Dieu; car il est bien évident que la *vérité* et la *liberté* rentreront nécessairement dans l'unité divine.

L'expression de *un point* de liberté serait fort obscure sans le commentaire qui l'accompagne. Il ne saurait être question ici de la liberté humaine; car, dans la sphère de l'humanité, il y aurait autant de *points de liberté* que de personnalités individuelles. Le *point d'équilibre* de tous les contraires, ou, comme on dirait avec Kant, de toutes les *antinomies*, ne peut se trouver qu'en Dieu; et il correspond exactement, pour l'idée comme pour l'expression, avec l'*indifferenzpunkt*, le point d'indifférence, de la philosophie de Schelling : le point de l'identité absolue, antérieure et supérieure à toute détermination et limitation, et libre, par conséquent, d'une absolue liberté. Je ne veux pas dire, en faisant ce rapprochement, que les bardes aient attaché à cette expression, un sens métaphysique aussi précis que le philosophe allemand; mais l'idée est au fond la même, et ne pouvait guère se rendre plus clairement dans le langage concis des triades.

---

2. Trois choses procèdent des trois unités primitives : *toute vie, tout bien* et *toute puissance*.

Cette seconde triade confirme ce que nous avons dit de la première comme établissant l'unité de Dieu. La vie, le bien, la puissance, ne dérivent pas respectivement de Dieu, de la vérité et de la liberté, mais de Dieu seulement, dont la vérité et la liberté sont des attributs. C'est ainsi évidemment qu'il faut l'entendre.

---

3. Dieu est nécessairement trois choses, savoir : *la plus grande part de vie*, *la plus grande part de science*, et la *plus grande part de puissance* ; et il ne saurait y avoir plus d'une grande part de chaque chose.

Autrement dit : Dieu est la vie, la science et la puissance suprêmes. Ceci n'exige aucun commentaire.

---

4. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit *constituer le bien parfait*, ce qui doit *vouloir le bien parfait*, et ce qui doit *accomplir le bien parfait*.

Dieu est ici considéré comme le bien absolu, au point de vue moral ; non pas abstraitement, mais comme l'être souverainement bon. Non-seulement il est, en lui-même, le bien parfait, mais il le *veut* et il l'*accomplit* ; et il se révèle ainsi par sa volonté et son œuvre.

5. Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : *sa puissance infinie*, sa *sagesse infinie*, et son *amour infini* ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai et qui ne puisse être voulu par ces attributs.

Cette triade introduit en Dieu un nouveau principe, ce-

lui de l'amour divin. Il est à croire que cet élément, étranger dans sa pureté à presque toutes les religions païennes, est dû à l'influence du christianisme, bien que d'ailleurs le système bardique, tel qu'il est exposé ici, n'offre aucune trace positive des dogmes chrétiens.

---

6. Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme Créateur de toutes choses : *amoindrir le mal, renforcer le bien* et *mettre en lumière toute différence* ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Ceci développe davantage l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme Providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle ; elle a un but et un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car les triades, dans leur disposition actuelle du moins, n'offrent pas un enchaînement systématique. Dieu, le souverain bien, et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal ? C'est ce qui n'est point dit encore, et ce qui ne sera pas dit d'une manière expresse. On reconnaîtra seulement que le mal est un principe ennemi, dont la sphère d'action est limitée par la puissance divine, et qui doit être combattu et amoindri de plus en plus jusqu'à son anéantissement final.

L'expression galloise qui désigne le mal, *drwg* (prononcez *droug*) sera bientôt l'objet de quelques rapprochements curieux qui semblent y révéler une très-ancienne personnification du mauvais principe.

En présence de la toute-puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-

même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à Lui, n'a aucune réalité : c'est pour la créature. Il *met donc en lumière*, il manifeste *toute différence*, c'est-à-dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures, douées d'intelligence, puissent se développer, se reconnaître et distinguer *ce qui doit être* (le bien) de *ce qui ne doit pas être* (le mal).

---

7. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : ce qu'il y a *de plus avantageux*, ce qu'il y a *de plus nécessaire*, et ce qu'il y a *de plus beau*, pour chaque chose.

A côté de l'utile et du nécessaire, nous avons ici le beau, comme une fin que Dieu se propose dans la création des êtres. Ainsi chaque chose, au point de vue de l'ensemble, possède exactement toute la somme relative d'utilité, de réalité et de beauté dont elle est susceptible ; ce qui revient à dire, avec Leibnitz, que tout est pour le mieux possible dans le monde tel qu'il existe : principe magnifique que la mordante ironie de Voltaire est bien impuissante à ébranler.

---

8. Trois puissances de l'existence : *ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre*, et ne *pas pouvoir être mieux par la conception* ; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

Cette triade peut paraître obscure, et exige, pour être comprise, d'être traduite dans un langage plus philosophique. Les puissances (*cadernydd*) de l'existence, sont ce qu'un kantien appellerait des *catégories* de l'entendement ;

Digitized by Google

mais conçues objectivement, comme attributs des êtres, et non comme simples formes de l'intelligence. Les trois puissances énoncées correspondent aux catégories de la *nécessité*, de la *contingence* et de la *possibilité*. Ce qui est *nécessaire* est par cela même complet en soi, ce qui n'est que *contingent* suffit à remplir sa destination relative, et ce qui *épuise la possibilité* s'élève à la perfection. Ces trois caractères constituent donc l'excellence relative de chaque chose; de là l'expression de *puissance* employée par les bardes.

---

9. Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : la *suprême puissance*, la *suprême intelligence* et le *suprême amour* de Dieu.

---

10. Les trois grandeurs de Dieu : *vie parfaite*, *science parfaite* et *puissance parfaite*.

Ces deux triades ne sont qu'une répétition des numéros 5 et 3, et n'exigent aucun commentaire.

---

11. Trois causes (originelles) des êtres vivants : l'*amour divin* (en accord) avec la suprême intelligence; *la sagesse suprême* par la connaissance parfaite de tous les moyens, et *la puissance divine* (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

Même observation que ci-dessus.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que des principes généraux, remarquables sans doute à plusieurs titres, mais

qui se rapprochent plus ou moins des systèmes philosophiques connus. Avec la triade suivante, nous entrons dans un monde tout nouveau, soit comme doctrine, soit comme terminologie.

---

12. Il y a trois cercles de l'existence : *le cercle de la région vide* (*cylch y ceugant*), où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort; et nul être que Dieu ne peut le traverser; *le cercle de migration* (*cylch y'r Abred*), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé; et *le cercle de la félicité* (*cylch y gwynfyd*), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

La terminologie de ce curieux système du monde exige quelques explications qui serviront à le faire mieux comprendre.

L'univers entier est divisé en trois cercles, *cylchau*, ou sphères d'existence.

Le *cylch y ceugant*, que nous traduisons par : *cercle de la région vide*, signifie littéralement: *cercle de la circonférence vide;* car *ceugant* est un mot composé de *ceu* (= *cau*) creux, vide, et de *cant*, circonférence de cercle. Le premier élément du nom, évidemment de même origine que le latin *cavus*, se retrouve dans d'autres composés analogues, *ceu-bren*, arbre creux, *ceu-nant*, ravin creux, dans le verbe *ceuaw*, creuser, excaver, et les dérivés *ceuedd*, *ceudawd*, vide, cavité, etc. Le sens du mot ne laisse donc aucune incertitude.

Owen, dans son dictionnaire, donne aussi à *ceugant* l'acception d'*infini*, et traduit *cylch y ceugant*, par : *the*

circle of infinitude. Cette acception est en tous cas secondaire, et j'ai préféré le sens étymologique.

Outre cela *ceugant* signifie encore *certain : yn geugant,* certainement ; *ceugant yw angeu,* certaine est la mort. Il y a là probablement une liaison d'idées dont les intermédiaires nous échappent, et fondée peut-être sur la notion de l'absolu, qui se rattachait à cette sphère de vide où Dieu seul réside.

Le nom du second cercle, *cylch yr Abred*, a une origine étymologique moins précise. Le sens ordinaire d'*abred* est celui de *mal*, et, de ce substantif, dérivent *abredig*, *abredawg*, mauvais, vil. Mais *abrediad*, signifie transmigration, *abredu* transmigrer, et ce sens-là nous conduit à la forme plus simple *pred*, migration, *preidiaw*, errer. L'*a* initial est un préfixe intensitif qui exige le changement régulier de *p* en *b*. Tout indique que c'est bien là la valeur primitive du mot, puisque nous verrons bientôt qu'elle répond exactement au rôle attribué au second cercle des existences. J'ai donc traduit *cylch yr Abred,* par *cercle de migration,* plutôt que par *cercle du mal* avec Turner, ou par *cercle du commencement* (circle of inchoation) avec Ed. Williams, interprétation que rien ne semble justifier.

Quand au *cylch y Gwynfyd,* son nom ne donne prise à aucune incertitude, *gwynfyd* (composé de *gwyn*, beau, heureux, et de *byd,* monde) signifiant, comme *gwynfa*, un lieu de bonheur, un paradis, et, en général, félicité, béatitude, etc.

Les triades qui suivent mettent mieux en lumière la nature cosmologique de chacun de ces cercles. En attendant signalons, avec Turner, la coïncidence remarquable de ces cercles de l'existence avec la disposition circulaire des vieux monuments druidiques. Le plus célèbre de tous,

Digitized by Google

celui de Stonehenge, était appelé *côr gawr*, ou *mawr côr*, le cercle géant, le grand cercle ; et l'expression de *cylch byd*, le cercle du monde, revient plus d'une fois dans les anciens poëmes des bardes.

Le verbe gallois qui exprime l'action de *traverser* les cercles, de transmigrer, est *treiglaw*; et dans le *Cad Goddeu*, chant mystique du barde Taliesiu, tout rempli d'ailleurs d'allusions peu compréhensibles, on trouve les vers suivants :

Treiglais y mewn llawr
Cyn bum lleënawr.
Treiglais, cylchyneis,
Kysgeis cant ynis,
Cant kaer a thrugys [1].

« J'ai transmigré dans la terre avant d'être savant; j'ai transmigré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles, dans cent villes j'ai demeuré. »

Le verbe *cylchynu*, circuler, employé comme synonyme de *treiglaw*, peut aussi renfermer une allusion aux cercles de l'existence. Nous verrons bientôt le vieux barde parler plus explicitement de ses propres transmigrations [2].

---

[1] Archæol. of Wales, tome I, p. 31. Je lis *trigais* pour *trugys*.

[2] M. Hersart de la Villemarqué, dans le 1er vol. de ses chants de l'Armorique, à la page 259, expose la doctrine de la transmigration d'une manière qui me semble inacceptable. « Selon les druides, dit-il, les âmes avaient trois cercles à parcourir après la mort : le premier était le cercle des peines ou l'enfer ; le second celui de la purification ; le troisième celui du bonheur parfait. » — Non-seulement le cercle du *Ceugant* est oublié, mais on verra bientôt que les deux autres, divisés en trois par M. de la Villemarqué, ont un tout autre rôle que celui qu'il leur assigne, et ne figurent ni l'enfer, ni le purgatoire.

Digitized by Google

13. Trois états (successifs) des êtres animés : l'*état d'abaissement* dans *Annwfn* (l'abîme), *l'état de liberté* dans l'humanité et l'*état d'amour* ou de *félicité* dans le ciel.

Au premier abord, cette triade semble en contradiction avec les trois cercles de l'existence, puisque l'homme exclu du Ceugant ne peut en traverser que deux. De plus, elle introduit une nouvelle région, l'*abîme*, qui paraît distincte du cercle d'*Abred* ou de la transmigration, où s'opèrent les évolutions de l'humanité. Cette contradiction toutefois n'est qu'apparente, comme on le verra par les triades qui suivent. Mais analysons d'abord le terme nouveau qui désigne l'abîme.

Ce nom s'écrit également *Annwfn* et *Annwn*, mais la première forme paraît la plus ancienne. C'est un composé régulier du préfixe négatif *an*, et de *dwfn*, fonds, profondeur, avec changement ordinaire de *d* en *n*. *Annwfn* répond ainsi exactement au grec ἄβυσσος, sans fonds, et abîme, βυσσὸς ayant, comme *dwfn*, le double sens de fonds et de profondeur.

Le terme irlandais qui correspond au gallois *dwfn* est *domhain*, ou *doimhin*, profond, creux, d'où *doimhne doimhneas*, profondeur. *Domhain* signifie aussi le monde, l'univers, et se rattache immédiatement au sanscrit *dhâman*, pays, contrée, lieu, demeure, de la racine *dhâ*, poser, établir. Le sens primitif de tous ces mots est donc bien celui de *fonds stable*. On voit aussi que l'*f* du gallois *dwfn*, est une altération d'un ancien *m*, comme souvent d'ailleurs, et qu'on ne saurait comparer le gothique et scandinave *diup*, anglo-saxon *diop*, ancien haut allemand *tiuf*, profond, malgré l'analogie apparente des formes. Ces termes germaniques se relient cependant très-probable-

ment à la même racine *dhâ*, laquelle devient *dhâp* à la forme causative.

Dans les traditions populaires galloises plus modernes, il est souvent question d'*Annwn*, comme d'une région ténébreuse remplie de mystères. On donne vulgairement ce nom à l'enfer; et les *cwn Annwn*, ou chiens de l'enfer, jouent dans l'imagination du peuple un rôle semblable à celui de la meute du chasseur sauvage dans les superstitions de l'Allemagne [1]. Certains esprits de ténèbres sont aussi appelés *plant Annwn*, les enfants de l'enfer.

Chez les bardes les plus anciens le mot *Annwfn* revient souvent avec le sens d'abime. Taliesin l'oppose au ciel, lorsqu'il dit en parlant du déluge

O nef pan ddoethant
Yn Annwfn llifeiriant.

« Quand vinrent du ciel les torrents dans l'abîme. »

Ceci ne prouve encore que l'ancienneté de ce terme, sans nous fournir d'explication cosmologique. Tout ce qu'on peut en inférer, c'est qu'on entendait par là une région de ténèbres et de mort, sur laquelle la tradition faisait régner un personnage mythologique appelé *Gwyn ab Nudd*, ou Gwyn, le fils du brouillard [2].

---

14. Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le *commencement dans Annwfn*, la *transmigration dans Abred*, et la *plénitude dans le ciel* ou le *cercle de Gwynfyd*; et, sans ces trois choses, nul ne peut être excepté Dieu.

---

[1] Voyez sur les *cwn annwn*, les *fayry legends* de Crofton Croker, tome III, p. 273.

[2] Davies ; *Mythology of the Druids*, p. 206.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'*Annwfn*. C'est le point le plus bas du cercle d'*Abred* ou de la transmigration, le chaos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par *cyflwr-abred* dans la triade qui précède, par opposition au *cyflwr ryddyd*, la liberté dans la condition humaine. Ici *abred* a le sens de vil, bas, mauvais, et non celui de transmigration. Ainsi *Annwfn*, l'abîme sans fonds, fait partie du cercle d'*Abred*; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie.

Signalons en passant une nouvelle et curieuse coïncidence de fonds et d'expression avec la philosophie de Schelling, dont l'*Urgrund*, ou *Ungrund*, c'est-à-dire la nature à l'état primitif de chaos, est une traduction exacte du gallois *Annwfn*. A l'époque cependant où Schelling exposait ses grandes idées sur la liberté humaine, en 1809, les triades bardiques étaient entièrement inconnues sur le continent.

---

15. Trois choses nécessaires dans le cercle d'*Abred*: le *moindre* (*degré possible*) *de toute vie*, et de là son commencement; la *matière de toutes les choses*, et de là leur accroissement (progressif) lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité (c'est-à-dire en vertu de lois nécessaires); et la *formation de toute chose de la mort*, et de là la débilité des existences.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond, et caractérise admirablement la nature des êtres contingents

et périssables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme, *Annwfn*, que d'après ce qui précède, se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures, et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement, le *Werden* des philosophes allemands, ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière et les forces cosmiques; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libéré des liens de la mort. Tel est le sens philosophique de ce curieux paragraphe.

---

16. Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu : *la sympathie* (ou le secours) *de Dieu* dans *Abred*; car sans cela nul ne pourrait entièrement connaître aucune chose : *le privilége d'avoir part à l'amour divin*; et *l'accord* (avec Dieu) *quant à l'accomplissement*, par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces idées si élevées une influence des principes chrétiens. Plusieurs expressions du texte original sont fort difficiles à bien rendre sans périphrases, et perdent ainsi une partie de leur

beauté. Ainsi le terme de *cydymoddef*, que j'ai traduit par *sympathie*, signifie littéralement *co-souffrance*, et implique cette idée, que l'on retrouve dans plusieurs religions, d'un Dieu qui partage volontairement l'état de misère de la créature pour l'aider à s'en délivrer. De même l'expression de *cyd-ddiwedd*, à la lettre *co-accomplissement*, exprime un accord d'action entre Dieu et la créature pour atteindre à un même but. Sans l'amour et la coopération de Dieu, la créature serait impuissante à progresser au travers du cercle d'*Abred*, et surtout à en sortir. C'est la doctrine de la grâce sous une autre forme.

---

17. Trois causes de la nécessité (du cercle) d'*Abred*: *le développement de la substance matérielle* de tout être animé ; *le développement de la connaissance* de toute chose ; et *le développement de la force* (*morale*) pour surmonter tout contraire et *Cythraul*, et pour se délivrer de *Drwg* (le mal). Et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

Cette triade est une des plus intéressantes, soit par le fonds, soit par les termes originaux qui personnifient les puissances du mal, et qui appartiennent sans doute à d'anciennes traditions.

Il faut que la créature traverse le cercle d'*Abred*, pour y revêtir d'abord sa forme matérielle dans *Annwfn*, et pour arriver ensuite, par la liaison et le contraste de l'âme et du corps, par l'opposition du sujet et de l'objet, à la connaissance, c'est-à-dire à la conscience d'elle-même et du monde extérieur comme de deux termes distincts. Il faut enfin, pour que l'homme accomplisse sa destination

finale, que le principe de la volonté libre se développe en lui par la lutte, et acquière assez de puissance pour surmonter l'opposition des principes ennemis que Dieu tolère temporairement, en vue même de cette lutte nécessaire au développement de la liberté. Tel est le commentaire philosophique qui me paraît expliquer le sens de cette triade.

Le nom de *Cythraul*, que j'ai conservé dans la traduction, est celui que l'on donne vulgairement au diable, à côté de *diafwl*, *diawl*. C'est là probablement un mot purement gallois, et qui n'a pas d'analogue, que je sache, dans les autres dialectes celtiques. Owen, dans son dictionnaire, le regarde comme composé du préfixe *cy* et de *traul*, destruction (wasting, consuming, wearing out); sa signification serait ainsi celle de *destructeur*. On trouve toutefois, à côté de *Cythraul*, un autre terme presque identique, *cythrawl* qui n'en diffère que par la voyelle *w* (*ou*) de la terminaison, mais dont l'origine est tout autre. C'est un dérivé régulier du verbe *cythru*, rejeter, expulser, et qui signifie : adverse, contraire ; ce qui est aussi le sens réel de *Satan* dans les langues sémitiques. On pourrait croire, d'après cela, que les deux termes ne sont qu'un même mot, et que leur différence n'est qu'orthographique.

Il faut ajouter une analogie curieuse, et peut-être fortuite, du sanscrit *çatru*, *çatrêra*, adversaire, ennemi. On le rapporte à la racine *çad*, abattre, tuer (le latin *caedere*); mais le dérivé devrait alors s'écrire *çattru*. La forme primitive a dû être *katru*, et on pourrait la ramener à la racine *katr*, (*kart*, *kartr*), dont le sens, *solvere*, *relaxare*, ne s'éloigne pas beaucoup de celui du gallois *cythru*, rejeter, expulser. Ces diverses conjectures sont un exemple de plus des difficultés que l'on éprouve souvent à choisir entre plusieurs voies pour arriver à l'origine véritable de certains

mots. Ici les doutes ne pourraient être éclaircis que par une digression qui nous écarterait trop de notre sujet principal.

Je passe donc au second nom *drwg*, qui désigne plus spécialement le mal, et dont la filiation est beaucoup plus certaine.

Le mot gallois *drwg* (armoricain *droug*, *drouk*, irlandais *droch*), exprime en général tout ce qui est *mauvais*, au physique comme au moral, et le français *drogue* en provient sans aucun doute. Il se rattache évidemment à la racine sanscrite *druh*, nuire, blesser, d'où *drôha*, offense, injure, malice, *druh* (comme substantif), un être malfaisant, etc. Nous n'avons pas à suivre ce mot dans son acception générale, à travers le domaine des langues indo-européennes. Ce qui nous intéresse ici, c'est que, de toute ancienneté, il a été appliqué à la personnification de divers êtres de nature démoniaque, et qu'il en était sans doute de même chez les Celtes.

Le savant et ingénieux linguiste allemand Kuhn, dans un travail remarquable sur les *Telchines* grecs, a réuni plusieurs passages du Rig Vêda indien, où le nom de *druh* désigne clairement une espèce de démon femelle [1]. Dans les anciens livres zends, on trouve des démons des deux sexes appelés *drukhs*, et Lassen a reconnu ce nom, sous la forme de *druga*, avec le sens d'esprit malin, dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis.

Kuhn rattache avec raison, je crois, à cette famille de mots le grec θέλγω, en lui donnant comme signification primitive celle de *nuire* par des enchantements. Les consonnes, il est vrai, ne correspondent pas régulièrement au

[1] *Zeitschrift f. Vergl. Sprachkunde*, 1851, p. 197.

sanscrit *druh* qui exigerait δέλχω; mais Kuhn montre fort bien que cette irrégularité doit être attribuée aux variations particulières des aspirées grecques. On trouve, en effet, le nom des magiciens malfaisants sous la double forme de τελχῖνες et de θελγῖνες, et le grec θυγάτηρ, fille, comparé au sanscrit *duhitri*, présente exactement la même anomalie, et devrait être δυχάτηρ.

Il faudrait admettre la même irrégularité, quant à la consonne initiale, pour l'ancien haut allemand *troc, gitroc*, anglo-saxon *gidrog* qui, suivant Grimm, désigne plus spécialement les pernicieuses illusions produites par les méchants esprits[1]. Le corrélatif régulier du sanscrit *druh*, semble se trouver d'ailleurs dans l'anglo-saxon *tregian*, vexer, tourmenter, *trege*, vexation, dommage; gothique *trigô*, scandinave *tregi*, chagrin, etc.

En lithuanien *drùgis* est le nom de la fièvre, et surtout du frisson fébrile; peut-être s'y joignait-il, comme à l'ancien allemand *rito*, l'idée d'un esprit malin, d'un elfe qui agite et secoue le malade.

Enfin l'irlandais *droch* signifie aussi: un nain; c'est-à-dire, comme dans la plupart des superstitions populaires; un être magique doué d'un pouvoir pernicieux.

Ces divers rapprochements peuvent autoriser à croire que le *drwg* gallois des triades, qui est associé à *cythraul*, l'adversaire ou le destructeur, a désigné primitivement une personnification du mauvais principe.

---

18. Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : *la nécessité, l'absence de mémoire* et *la mort*.

---

[1] Deutsche Mythol., p. 261.

Le gallois exprime ces trois choses par trois mots analogues entre eux, et qui composent une formule mnémonique: *angen*, *anghof*, *angeu*. C'est là un procédé fréquemment employé dans les triades, dont tout révèle la nature essentiellement traditionnelle.

Nous avons ici, sous la forme la plus concise, l'expression du côté sombre de la destinée humaine dans le cercle d'Abred et ses diverses phases. Au point le plus profond, dans *Annwfn*, la nécessité règne exclusivement avec les ténèbres. En arrivant à la conscience de lui-même et à la connaissance, l'homme devient un être libre; mais il est voué à la mort, et s'il ne s'est pas élevé assez haut pour échapper aux liens d'Abred, il ne meurt que pour y renaître sous une autre forme, et en perdant la mémoire de son existence passée. On verra bientôt que cette mémoire des transmigrations accomplies n'est rendue à l'homme que quand il a réussi à se délivrer du cercle d'Abred, et qu'alors seulement il embrasse d'une seule vue rétrospective les divers termes de sa vie individuelle. Se souvenir, dans ce monde déjà, de ce qu'on a été antérieurement à la dernière naissance, est un privilége extraordinaire, conféré à quelques natures exceptionnelles seulement; et nous verrons que, si la tradition l'attribue au barde Taliesin, c'est qu'elle en fait un être merveilleux, redescendu sur la terre des régions de Gwynfyd.

---

19. Trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science: *transmigrer dans Abred*, *transmigrer dans Gwynfyd* et *se ressouvenir de toutes choses* (passées) jusque dans *Annwfn*.

La plénitude de la science, ou la sagesse parfaite, est le dernier terme du développement futur de l'homme. Il ne

saurait y atteindre dans cette vie où la mémoire de son passé lui manque, où tout commence pour lui à sa dernière naissance. Ce n'est que dans le cercle de Gwynfyd qu'il se souviendra de tout, et que sa haute destinée s'accomplira.

---

20. Trois choses indispensables dans le cercle d'Abred : *la transgression de la loi* (le péché ?) car il n'en peut être autrement ; *la délivrance de la mort* devant *Drwg* et *Cythraul* ; *l'accroissement de la vie et du bien* par l'éloignement de *Drwg* dans la délivrance de la mort ; et cela par l'amour de Dieu qui embrasse toutes choses.

Le premier terme de cette triade est susceptible d'une double interprétation, et sa concision ne facilite pas le choix à faire entre l'une ou l'autre.

Le mot *anghyfraith*, composé de *cyfraith*, loi, et du préfix négatif *an*, signifie *illégalité*, transgression de la loi, et se trouve avec ce sens dans les lois galloises de Howel Da. Mais, en vertu de sa composition, il pourrait signifier aussi : *absence de loi*, et c'est ainsi que l'entendent Ed. Williams et Owen, en l'interprétant par : *no subjection to injunctive laws*, « non-assujettissement à des lois impératives ». Williams ajoute : *because it is impossible for any actions to be there otherwise than they are*, « parce qu'il est impossible pour aucune action d'être là autrement qu'elle n'est. » Mais le texte gallois est beaucoup moins explicite, et *gan nas gellir amgen* ne signifie autre chose que « car il n'en peut être autrement. »

J'avoue que cette version de Williams me semble peu satisfaisante ; car, d'une part, elle entraînerait la non-responsabilité de l'homme dans l'existence d'*Abred*, tandis que la triade treizième établit formellement sa *liberté*, et d'autre part, la doctrine des bardes et des druides, se com-

posait précisément de *lois impératives*, auxquelles l'homme doit obéir pour arriver à la délivrance.

Je crois donc qu'il faut laisser ici à *anghyfraith* son sens propre de *transgression de la loi*, c'est-à-dire de *péché* auquel l'homme ne saurait échapper complétement dans l'état imparfait de son développement moral ici-bas. Mais ce qu'il ne peut accomplir par ses seules forces, l'amour de Dieu l'accomplit pour lui.

Par la transgression de la loi, en effet, l'homme tombe sous la puissance de *Drwg* et de *Cythraul*, et il y resterait à jamais si Dieu ne le délivrait pas par la mort, pour le replacer, par la transmigration, dans les conditions d'une épreuve nouvelle. Mais, à chaque transmigration, il est tenu compte à l'homme de la part de vie véritable et de bien qu'il a su conquérir. Il renaît dans des conditions d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut, tandis que la puissance acquise par le mal sur lui, cesse par la mort qui l'en délivre. La somme générale de la vie et du bien s'accroit ainsi continuellement par l'effet de l'amour de Dieu.

Il ne me semble pas que cette triade puisse être expliquée autrement, en tenant compte de l'ensemble du système bardique.

---

21. Trois moyens efficaces de Dieu, dans *Abred* pour dominer *Drwg* et *Cythraul*, et surmonter leur opposition par rapport au cercle de *Gwynfyd*: *la nécessité*, *la perte de la mémoire* et *la mort*.

Drwg et *Cythraul* s'opposent sans cesse à ce que l'homme échappe au cercle d'*Abred* pour passer dans celui de *Gwynfyd* où cesse leur pouvoir. Or les trois calamités primi-

tives d'Abred, *angen*, *anghof*, *angeu*, comme s'exprime la dix-huitième triade, se trouvent être précisément les moyens efficaces que Dieu met en œuvre pour combattre les puissances du mal, et c'est là ce qui explique leur existence.

Par la *nécessité*, il faut entendre sans doute les lois immuables établies par Dieu dans la nature, et auxquelles ni le libre arbitre humain, ni le pouvoir de *Drwg* et de *Cythraul*, ne peuvent porter atteinte. La mort et la perte de la mémoire soustraient l'homme à l'influence acquise sur lui par le mal, et lui permettent de recommencer la lutte jusqu'à ce qu'il ait obtenu la victoire sur les principes ennemis.

On pourrait objecter que la perte de la mémoire doit entraîner celle de tout le bien acquis en même temps que l'anéantissement du mal; mais l'homme renaissant dans *Abred* avec une part de vie proportionnelle à ses mérites, se trouve placé d'une manière de plus en plus favorable pour combattre *Drwg* et *Cythraul*.

Cette triade complète la précédente, et toutes deux trouvent un commentaire plus explicite dans les triades 25 et 26.

---

22. Trois choses sont primitivement contemporaines : *l'homme*, *la liberté* et *la lumière*[1].

Avant l'homme, lequel, ainsi que nous l'avons vu, commence dans *Annwfn*, la nécessité et les ténèbres règnent exclusivement dans le cercle d'*Abred*. Avec l'homme, et pour lui principalement, se développe l'ordre matériel de

[1] Owen, Dict. voc. *cynghyfoed*, cite cette triade avec une légère différence du texte. Les trois termes sont : le *soleil* (*lumière*, *feu*), l'*homme* et la *liberté*.

la nature, et le *fiat lux* se prononce en même temps que la créature entre dans le domaine de la liberté morale. Tout ceci rappelle encore d'une manière remarquable les principes de la philosophie de la nature de Schelling.

---

23. Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme (sur le mal) : *l'impassibilité* (c'est-à-dire la fermeté contre la douleur); le *changement* et la *liberté du choix*; et, avec le pouvoir (qu'a l'homme) de choisir, on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où il ira.

Cette traduction s'éloigne de celle d'Ed. Williams, laquelle me semble difficile à justifier. La voici :

The three necessary incidents of humanity; to suffer, to change and to choose; and man having the power of choosing, it is impossible, before occurence, to foresee what his sufferings and changes will be. Ce qui veut dire :

« Les trois incidents nécessaires de l'humanité: souffrir, changer et choisir; et l'homme ayant le pouvoir de choisir, il est impossible, avant l'événement, de prévoir ce que seront ses changements et ses souffrances. »

Je laisse de côté les différences secondaires de cette paraphrase, pour ne m'attacher qu'au point essentiel. Williams traduit *dioddef* par *souffrir*; mais c'est là un composé du préfixe négatif *di* et de *goddef*, endurer, souffrir et souffrance; et le sens ne peut être que le contraire exactement. *Dioddef*, en effet, comme adjectif, signifie *exempt de souffrance*; mais on peut le prendre également comme un substantif, et le traduire par: *im-passibilité*, car le dérivé *dioddefadwy*, signifie *impassible*. (Voyez ces mots dans le Dict. gallois d'Owen.)

C'est évidemment ce dernier sens qu'il faut lui donner

ici; car en quoi l'*absence de la douleur* pourrait-elle contribuer au triomphe de l'homme? et comment l'homme pourrait-il triompher puisqu'il est soumis fatalement à la souffrance? Je vois là, au contraire, l'élément stoïque de la morale des bardes, laquelle exige de l'homme qu'il soit fort contre la douleur, pour être fort aussi contre la passion et le mal.

Quant au *changement*, c'est-à-dire la transmigration, et la *liberté du choix*, comme conditions du triomphe de l'homme, il faut comparer les triades qui précèdent.

---

24. Trois alternatives (offertes) à l'homme: *Abred* et *Gwynfyd*, *nécessité et liberté*, *mal et bien*; le tout en équilibre. Et l'homme peut à volonté s'attacher à l'une ou à l'autre (de ces alternatives.)

On ne saurait établir d'une manière plus formelle la doctrine de la liberté humaine. Si l'homme incline vers *Abred*, il tombe dans la fatalité et le mal; s'il se tourne vers *Gwynfyd*, il s'élève à la liberté et au bien. Lui seul décide de ses destinées futures, bien que Dieu lui prête secours pour marcher dans la bonne voie.

---

25. Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité d'*Abred* (ou de la transmigration) par *l'absence d'effort vers la connaissance*, par le *non-attachement au bien*, et par l'*attachement au mal*: En conséquence de ces choses, il descend dans *Abred* jusqu'à son *analogue*, et il recommence le cours de sa transmigration.

---

26. Par trois choses l'homme redescend nécessairement dans *Abred*, bien qu'à tout autre égard il se soit attaché à

Digitized by Google

ce qui est bon ; par l'*orgueil* il tombe jusque dans *Annwfn* ; par la *fausseté*, jusqu'au point de démérite équivalent ; et par le *manque de charité* (la cruauté) jusqu'au degré correspondant d'animalité (littér. *jusqu'à l'animal semblable*). De là, il transmigre de nouveau vers l'humanité comme auparavant.

Ces deux triades développent avec plus de détails la doctrine bardique de la transmigration, et servent de commentaire à celles qui ont précédé. On voit clairement ici quelle est la loi qui règle les destinées de l'homme dans le cercle d'Abred.

L'ignorance, la tiédeur pour le bien, l'attachement au mal, et, en particulier, l'orgueil, la fausseté, la dureté du cœur, sont autant de causes qui font retomber l'homme dans *Abred* après la mort, plus ou moins profondément, et quelquefois jusque dans *Annwfn*.

La seconde triade distingue trois degrés d'abaissement. Descendre dans *Annwfn*, par l'orgueil, c'est rentrer temporairement dans la région de la matière inanimée, et retourner, à l'état de germe, au point le plus bas de l'existence (voyez les triades 13, 14 et 15). D'après les triades bardiques encore inédites, cela s'appelait *disgyn i'r hadau*, descendre dans les germes, ou *cwymp i had*, tomber dans la semence[1]. Un degré moindre de déchéance, c'est de revenir à l'animalité ; enfin la chute la moins grande, c'est de renaître sous une forme humaine, mais dans une condition proportionnée au degré de démérite encouru.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec ce que révèle le barde Taliesin de ses transmigrations passées, lesquels s'étendent à tous les degrés divers. Il y revient à plusieurs

[1] Owen ; Dict. voc. *had*. Crofton Croker. *Fairy Legends*, t, III, p. 181.

reprises dans différents poëmes remplis d'ailleurs d'allusions mythiques fort obscures. Ainsi dans le *Cad Goddeu* (Archaeol. of Wales, I, p. 28) il dit:

Bum yn lliaws rhith
Cyn bum dysgyfrith.

« J'ai été dans une multitude de formes avant d'être dans ma forme propre. »

Puis il énumère tout au long ses diverses transformations dont quelques-unes sont très-fantastiques. Une seconde énumération du même genre se trouve dans l'*Angar Cyvyndawd* (ibid., p. 34).

En fait de choses inanimées, il a été tour à tour un glaive, un bouclier, une hache, un soc, une pelle, une lampe, une corde de lyre, un bateau, un pont, la cheville d'une tenaille, un livre et même un mot écrit en lettres; puis une souche, une éponge, une goutte de pluie, un grain croissant sur la montagne, etc., etc. En cette dernière qualité, il a eu toutes sortes d'aventures; il a été moissonné, enfumé, grillé, puis mangé par une poule aux griffes rouges, à la crête lacérée, dans le ventre de laquelle il a passé neuf nuits.

En fait de formes animales, il a revêtu celles d'un chien, d'un cerf, d'un taureau, d'un étalon, d'un sanglier, d'un bouc, d'un coq, d'un saumon, d'un serpent, etc., etc.

Dans le *Hanes Taliesin* (ibid. p. 19), il rapporte tous événements remarquables dont il a été témoin, comme homme cette fois, depuis la création du monde, avec un bizarre mélange de traditions sacrées et profanes.

On voit, d'après cela, que, dans les idées des bardes, la transmigration s'étendait à tous les règnes de la nature et à toutes les époques de l'histoire. Si nous connaissions les détails du système, tel qu'il existait sans doute chez les an-

Digitized by Google

ciens druides, nous trouverions probablement de curieuses analogies avec la métempsycose indienne. Ainsi l'expression de tomber jusqu'à *cydvil*, c'est-à-dire jusqu'à l'*animal semblable*, rappelle forcément le douzième livre des lois de Manou, où chaque délit entraine la renaissance dans le corps d'un animal particulier. Il n'y est pas question toutefois de transformations purement matérielles, mais celles-ci se produisent avec toute l'exubérance de l'imagination indienne, dans les poëmes épiques et les Pouranas. Ainsi dans le Vichnou Pourana, il est dit:

« Les divers degrés de l'existence, ô Maitrêya, sont les choses inanimées, les poissons, les oiseaux, les animaux, les hommes, les saints, les dieux et les esprits parvenus à la délivrance. Chacun de ces degrés en succession est mille fois supérieur à celui qui précède; et par tous ces degrés doivent passer tous les êtres qui sont au ciel ou dans l'enfer, avant d'obtenir la délivrance finale [1].

Cette question comporterait de grands développements dont nous devons nous abstenir ici, en nous contentant d'avoir signalé l'analogie essentielle.

---

27. Les trois choses principales (à obtenir) dans l'état de l'humanité: la *science*, l'*amour* et la *force* (morale), au plus haut degré (possible) de développement, sans la mort (c'est-à-dire avant que la mort ne survienne). Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et (ne peut l'être) que par le privilége de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées *les trois victoires.*

---

28. Il y a trois victoires sur *Drwg* et *Cythraul*, la *science*, l'*amour* et la *force* (morale); car le savoir, le vou-

[1] *Wilson*. Vishnu Purana, p. 210.

loir et le pouvoir, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. (Ces trois victoires) commencent dans la condition de l'humanité, et se continuent éternellement.

Ces deux triades exposent quels sont les principes du bien qui font triompher l'homme sur le mal. C'est la contre-partie des triades 25 et 26, où l'on voit par quelles fautes l'homme redescend dans l'échelle des êtres. La science, l'amour, la force morale, sont l'opposé de l'ignorance, du manque de charité et de l'entraînement au mal, qui font retomber la créature vers le fond de l'abîme. Mais il faut que ces trésors soient accumulés au plus haut degré possible, relativement parlant, avant que la mort n'arrive, pour que l'homme puisse sortir du cercle d'Abred et entrer dans celui de Gwynfyd.

---

29. Trois priviléges de la condition de l'homme: l'*équilibre du mal et du bien*, et de là la faculté de comparer; *la liberté dans le choix*, et de là le jugement et la préférence; et le *développement de la force* (morale), par suite du jugement et de la préférence. Ces trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce soit.

La doctrine du libre arbitre reçoit ici une nouvelle confirmation, et les plus hautes facultés de l'homme, le jugement, l'intelligence, la volonté, sont rattachées immédiatement au principe de la liberté. Ce sont là les vrais priviléges de l'homme, sans lesquels il ne pourrait jamais s'élever à la dignité d'un être moral, responsable de ses actions.

Digitized by Google

30. Trois différences essentielles entre l'homme, ou tout autre être, et Dieu : l'homme est limité, et Dieu ne saurait l'être; l'homme a un commencement, et Dieu n'en saurait avoir ; l'homme doit nécessairement passer par des changements d'état successifs dans le cercle de Gwynfyd, à cause de son impuissance à supporter (l'éternité du) Ceugant; et Dieu ne saurait changer, car il peut supporter toute chose, et cela avec la félicité.

Cette triade nous ouvre un horizon nouveau et plus élevé. Nous sortons du cercle d'Abred pour entrer dans le monde supérieur de Gwynfyd, dont les félicités vont se dérouler à nos yeux.

Ce qu'il importe de faire observer, c'est que, dès le début, cette triade pose clairement l'infranchissable limite qui sépare et séparera toujours la créature du créateur. Il n'est pas question ici de cette absorption dans la substance divine que le panthéisme indien considère comme la récompense finale et suprême du juste accompli. L'homme demeurera éternellement dans le cercle de Gwynfyd avec sa personnalité propre; et, là également, il passera par des états divers d'existences de plus en plus heureuses, parce que, en tant que créature, il ne pourrait supporter une éternité invariable. Le cercle du Ceugant, où toute existence finie s'anéantirait au sein de l'absolu, lui restera inabordable à jamais. Dieu seul y trône dans son éternité, mais en rapport constant avec les autres cercles de l'univers qu'il remplit de sa présence. Dieu est ainsi tout à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps, dans l'infini et dans le

fini ; car, comme s'exprime la triade, *il peut supporter toute chose* sans que sa suprême félicité en soit troublée.

---

31. Trois (avantages) principaux du cercle de Gwynfyd : absence de *mal*, absence de *besoin*, absence de *mort*.

Les trois composés gallois *annrwg*, *anneisiau*, *annarfod*, constituent une formule mnémonique, comme celle de la triade dix-huitième.

---

32. Trois choses qui seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd : le *génie primitif*, *l'amour primitif*, et la *mémoire primitive* ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité.

Ces deux triades, dans leur concision, caractérisent déjà parfaitement l'état futur de l'homme dans Gwynfyd. D'une part, il sera délivré des misères d'Abred, du mal, du besoin, de la mort ; d'autre part, il retrouvera pleinement les éléments essentiels du bonheur.

En première ligne se place ce que les bardes gallois appellent l'*Awen*, que le mot *génie* ne rend que d'une manière imparfaite. Le sens étymologique de *awen*, est celui de *flux*, comme le montrent les termes alliés *aw*, fluide, *awon*, fleuve, *awel*, vent, flux d'air, *awyr*, air, ciel. *Awen* est donc le *flux*, l'*épanchement spontané* de l'âme, et comprend tout ce que nous appelons, goût, aptitude, talent naturel, inspiration et génie. Le mot *awydd*, penchant, désir ardent, offre une autre application, au moral, de l'idée première [1].

[1] La racine commune de ces mots se retrouve évidemment dans

Dans le langage des bardes, *awen* désigne plus particulièrement le génie poétique, la muse, le *flux* de l'imagination. Le poëte est appelé *awenydd*, *awenwr*, celui qui est doué de l'*awen*, ce terme se rencontre fréquemment dans les plus anciens poëmes avec un sens plus ou moins général, et les triades bardiques y reviennent plus d'une fois pour le définir. Owen, dans son dictionnaire, cite une de ces triades qui renferme tout un système d'esthétique.

« Trois conditions nécessaires de l'*awen* : un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache sentir la nature, un esprit qui ose suivre la nature. »

Au point de vue psychologique, l'*awen* représente, en quelque sorte, le développement le plus élevé, la quintessence intellectuelle, la fleur idéale de chaque âme individuelle. Tout homme a son *awen*, mais il lui est rarement donné d'en jouir dans l'existence terrestre. Les mille entraves de la vie, et les accidents de l'organisation matérielle, en arrêtent ou en troublent le développement naturel. Et cependant ne serait-ce pas là, pour chaque individu, le plus puissant élément de bonheur? — Eh bien, cet élément sera possédé d'une manière complète dans le cercle de Gwynfyd, et là chacun deviendra en réalité ce qu'il a été primitivement comme idéal dans la pensée du créateur.

Le second élément du bonheur sera l'amour, dans le

le sanscrit *av*, verbe de mouvement dont les significations sont très-variées, et qui a, entre autres, celle de *désirer*, dérivée de la notion plus générale de *mouvement vers* quelque chose. Le substantif *avana*, mouvement, rapidité, force, désir, etc., répond au gallois *awen* par la forme et le sens primitif. Les analogies du grec ἀήρ, ἄελλα (pour ἀϝήρ, ἄϝελλα), avec le gallois *awyr*, *awel*, et du latin *aveo*, *avidus*, etc., sont suffisamment évidentes.

sens le plus élevé du mot. Les liens des affections pures et sacrées de la famille et de la société, toujours brisés violemment par la mort, se renoueront à jamais dans Gwynfyd; car sans cela l'homme ne pourrait être complétement heureux. Et non-seulement il y aura, sous ce rapport, une entière satisfaction, mais l'amour embrassera de proche en proche tous les êtres, tout en se concentrant toujours davantage sur Dieu, comme on le verra dans une des triades qui suivent.

Mais pour cela, ainsi que pour l'entier développement de l'*awen* et de la science, il faut que l'homme retrouve aussi la mémoire de ses existences passées, afin de ressaisir l'unité de sa nature personnelle, et de réunir dans une synthèse définitive tous les moments de sa vie, épars dans la succession des temps.

Rien de plus élevé que ces idées des bardes sur la vie future, qui ne contredisent en rien d'essentiel celles du christianisme, et qui n'offrent aucune trace des imaginations naïvement grossières de la plupart des religions païennes. Nous en verrons bientôt de nouveaux développements.

---

33. Trois différences qui distinguent entre eux tous les êtres vivants, l'*awen*, la *mémoire*, et la *perception*; car c'est en cela que consiste la plénitude propre de chaque individu, et il ne saurait y avoir deux plénitudes d'une même chose.

---

34. Trois dons que Dieu a faits à tout être animé : *une vie complète* en elle-même; une *individualité* absolument distincte, et l'*originalité* de son *awen* primitive par rapport à toute autre. Et c'est là ce qui constitue la personnalité complète de chaque être.

Digitized by Google

Cette psychologie concise énumère les conditions de la personnalité, de laquelle dépend la liberté morale, et qui persistera dans Gwynfyd sans aucun terme assignable. Elle confirme et explique les trois triades précédentes.

---

35. De la connaissance de trois choses résultera l'anéantissement (du mal), et la victoire (de l'homme) sur tout mal et sur la mort : de *leur nature intrinsèque*, de *leur origine* et de *leur mode d'action*; et cette connaissance sera obtenue dans le cercle de Gwynfyd.

Si, dès cette vie, l'homme pouvait savoir clairement ce qu'est le mal en lui-même, d'où il provient, comment il agit, il n'y a pas de doute que le mal perdrait toute sa puissance sur lui. Le mal, en effet, n'a et ne peut avoir qu'une existence relative, temporaire, et qui ne se maintient qu'à l'aide d'une illusion trompeuse. Il n'a de prise sur l'homme qu'en l'égarant, en se donnant pour ce qu'il n'est pas, en faisant briller à ses yeux de vaines et chatoyantes perspectives qui fuient sans cesse devant lui. Si l'homme avait la conscience de cette inanité, s'il savait où, comment et pourquoi les piéges sont tendus, il se garderait bien d'y tomber. Dans le cercle de Gwynfyd cette connaissance lui sera pleinement concédée, et, par cela seul, le mal cessera d'exister pour lui. — Telle est la doctrine bardique.

---

36. Les trois puissances (fondements) de la science : la *transmigration complète* par tous les états des êtres ; le *souvenir* de chaque transmigration et de ses incidents ; le *pouvoir* de passer à volonté de nouveau par un état quel-

conque, en vue de l'expérience et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade est fort importante pour la doctrine bardique de la métempsycose, et pour l'entente de certaines traditions des anciens bardes.

Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son *awen*, et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité du bonheur, incompatible avec sa nature (voyez la triade 30). Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès, lui restera toujours ouvert dans l'étude inépuisable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non-seulement il abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et comme dit la triade, *en vue du jugement et de l'expérience*, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre; mais, comme de raison, avec les priviléges d'un habitant de Gwynfyd.

Ceci peut expliquer, dans les idées des bardes, l'ancienne croyance aux devins, aux magiciens, aux êtres doués d'un pouvoir surnaturel et bienfaisant, ainsi que les traditions merveilleuses qui entourent la mémoire de Taliesin et de Myrddin. Taliesin, en effet, dans la légende galloise que lady Guest a publiée récemment [1], apparaît dès sa naissance comme un être surnaturel; et on comprend dès lors comment, dans les poëmes qui lui sont attribués, il peut

[1] Mabinogion, tome III, p. 356.

revendiquer la mémoire de ses transmigrations passées, mémoire qui est un privilége exclusif du cercle de Gwynfyd. Et non-seulement Taliesin raconte ses transmigrations dans Abred, mais il fait plus d'une allusion à son séjour dans les régions de Gwynfyd, bien qu'avec un singulier mélange de traditions bibliques. Ainsi dans le Hanes Taliesin, le barde dit :

Mi a fum gyda'm Ner
Yn y goruwchelder,
Pan gwympiod Luciffer
J Uffern dyfnder [1].

« J'ai été avec le Seigneur, dans la suprême élévation, quand il précipita Lucifer dans la profondeur de l'enfer. »

Mi a fum ar yr wybren
Gyda Mair Fadlen.

« J'ai été dans le ciel avec Marie-Madeleine. »

Mi a fum am logawd
Yn gwlad y Drindawd.
Ni wyddis beth yw y cnawd
Ai cig ai pysgawd.

« J'ai été autour du sanctuaire dans la région de la Trinité; je ne savais plus ce qu'était la chair, ou viande ou poisson. » (C'est-à-dire je ne connaissais plus la nourriture matérielle.)

Mi a fum dysgawd
Ir holl fydysawd
Mi a fida hyd dyd brawd
Ar wyneb daiarawd.

« J'ai été l'instruction dans tout l'univers; je serai jusqu'au jour du jugement sur la face de la terre. »

[1] Archaiol. of Wales, p. 19.

Dans un autre fragment de poëme qui lui est attribué, il se vante de la mémoire de ses naissances passées, et de sa science universelle.

Teirgwaith i'm ganed, gwn fyfyriaw.
Truan oedd i ddyn na ddoe geisiaw
Holl gelfyddydau byd sy'n byddinaw (i'm bru)
Canys gwn a fu ac a fydd rhag llaw [1].

« Trois fois je suis né, je sais me souvenir. Malheur que les hommes ne viennent pas chercher tous les mystères du monde mis en ordre (dans mon sein!) car je connais ce qui a été et ce qui sera dorénavant. »

Que ces poëmes attribués à Taliesin soient de lui, ou d'une époque postérieure, toujours est-il que leurs allusions nombreuses à la doctrine de la transmigration ne s'expliquent que par les triades bardiques.

---

37. Trois prééminences distinctives de chaque être vivant dans le cercle de Gwynfyd : *la vocation*, le *privilége*, et le *génie primitif* (*awen*). — Il n'est pas possible, en effet, que deux êtres soient identiques à tous égards; or il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa prééminence (distinctive), et la plénitude d'une chose comprend nécessairement tout ce qu'elle peut être en réalité.

Cette triade n'est claire ni par le fonds, ni par la forme. Voici, je crois, ce qu'elle veut dire, en tenant compte de tout ce qui précède.

Chaque personnalité humaine demeurera éternellement distincte avec un développement illimité. Mais, en arrivant à la perfection intellectuelle et morale, tous les êtres en

[1] Archaiol., p. 76.

viendraient à se ressembler complétement. Cela, cependant, n'aura pas lieu, et chacun possédera sa prééminence distinctive, fondée sur trois choses : une *vocation* (ou juridiction, office, emploi, car le mot *swydd* signifie tout cela), c'est-à-dire une sphère d'activité propre avec un but assigné par Dieu; un *privilége*, c'est-à-dire l'action libre et indépendante dans cette sphère d'activité; et le *génie original* (awen), qui, d'après la triade 32, sera rendu à chacun dans Gwynfyd, comme un bien inaliénable. La perfection des êtres, à quelque degré qu'elle s'élève, n'impliquera donc pas l'uniformité; mais consistera en ce que chaque être réalisera complétement son *idéal propre*, en exerçant ses facultés dans une sphère déterminée et toujours avec un but positif, ce qui n'exclut pas l'idée de changement progressif : doctrine de bonheur en opposition tranchée avec l'immobilité contemplative telle que la conçoivent les Indous.

---

38. Trois choses impossibles pour tout être excepté Dieu : supporter l'éternité du *Ceugant*; participer à tous les états sans changer; et améliorer et modifier toutes choses sans les détruire.

Comparez la triade 30, et son commentaire.

---

39. Trois choses qui n'auront point de fin, à cause de la nécessité de leur puissance : la *forme* de l'existence, la *qualité* de l'existence, et l'*utilité* de l'existence; car ces choses, dans les êtres vivants comme dans les êtres inanimés, dureront éternellement, par suite de l'absence du mal, dans la diversité du beau et du bien du cercle de Gwynfyd.

Digitized by Google

Il faudrait connaître, d'une manière plus précise, le sens logique attribué par les bardes aux mots *dull*, *ansawdd*, *llés*, forme, qualité, utilité, pour bien comprendre cette triade. Ce qu'elle semble établir positivement, c'est la perpétuité des existences déterminées par Dieu sous le triple rapport énoncé, une fois que l'élément perturbateur du mal aura pris fin, et que l'ordre règnera définitivement dans toute la création. Chaque chose subsistera dès lors avec sa forme propre, sa qualité et son utilité spéciale, afin que le beau et le bien se réalisent, dans Gwynfyd, d'une manière complète par une infinie diversité, c'est-à-dire sans se perdre dans la vague indétermination de l'absolu.

---

40. Trois choses excellentes (qui résultent) des changements d'état dans Gwynfyd : l'*instruction*, la *beauté* et le *repos*; à cause de l'impossibilité de supporter le *Ceugant*, qui est audelà de toute connaissance.

Il est question ici des avantages qui résulteront du mouvement des existences continué dans Gwynfyd. L'*instruction*, (*ymddysg*) signifie : le progrès dans la science; la *beauté* découlera de la variété, et Ed. Williams traduit, avec raison, je crois, *harddwch* par *beautiful variety*. Quant au *repos*, il faut entendre par là que l'homme s'arrêtera définitivement dans le cercle de Gwynfyd, où il sera délivré de tout souci; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme. C'est aussi ce qu'indique le commentaire ajouté relativement au *Ceugant*.

---

41. Trois choses s'accroissent continuellement ; le *feu ou la lumière*, l'*intelligence ou la vérité*, et l'*esprit ou la vie*. — Ces choses finiront par prédominer sur toutes les autres, et alors *Abred* sera détruit.

---

42. Trois choses diminuent continuellement : l'*obscurité*, l'*erreur* et la *mort*.

---

43. Trois choses se renforcent de jour en jour, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'*amour*, la *science*, la *justice*.

---

44. Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en plus : la *haine*, l'*injustice* et l'*ignorance*.

Ces quatre triades développent le même thème sous des formes diverses. Elles établissent positivement, ce qui déjà avait été indiqué plus d'une fois, et ce qu'on pouvait d'ailleurs inférer de l'ensemble du système bardique; savoir que, dans les siècles à venir, le bien est appelé à prédominer de plus en plus sur le mal, la lumière sur les ténèbres, la science sur l'erreur, l'amour sur la haine, l'esprit sur la matière, la vie sur la mort ; et qu'un temps viendra où le triomphe sera complet, où le cercle d'*Abred* n'existera plus, où *Drwg* et *Cythraul* seront rentrés dans le néant. Ceci est en accord d'ailleurs avec le langage des Ecritures, qui annoncent la venue définitive du royaume des cieux et le glorieux avenir du monde quand Dieu sera tout en tout.

Digitized by Google

45. Les trois plénitudes du bonheur de Gwynfyd : *participer de toute qualité* avec une perfection principale ; *posséder toute espèce de génie* avec un génie prééminent ; *embrasser tous les êtres dans un même amour* avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu. — Et c'est en cela que consiste la plénitude du ciel et du Gwynfyd.

Comparer les triades 32, 34 et 37.

---

46. Trois nécessités de Dieu : *être infini* en lui-même ; *être fini* par rapport au fini; et *être en accord* avec chaque état des existences dans le cercle du Gwynfyd.

Cette triade clôt dignement la doctrine bardique sur Dieu et la vie future. Elle exprime avec une concision pleine de profondeur cette synthèse finale des principes opposés, cette résolution des antinomies au sein de l'absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Cette synthèse finale, en effet, conduit nécessairement au panthéisme, si elle est conçue d'une manière abstraite, si Dieu n'est considéré que comme l'absolu au point de vue logique, et non comme la *personnalité* absolue. Dans un système d'abstractions logiques, les principes opposés se détruisent purement et simplement quand on veut les ramener à l'unité; mais, suivant une belle expression de Schelling, *Dieu n'est pas un système, mais une vie*, et au sein d'une personnalité vivante, les principes opposés se réconcilient sans s'anéantir. C'est ce que proclame la doctrine bardique. Dans l'éternel *Ceugant*, Dieu restera toujours infini et immuable, mais dans *Gwynfyd* il pénétrera de son esprit toutes ses créatures ; il les embrassera

d'un lien commun d'amour et d'harmonie, après les avoir aidées à se dégager librement des liens d'*Abred*, instrument temporaire, et désormais brisé, de l'accomplissement de ses vues providentielles.

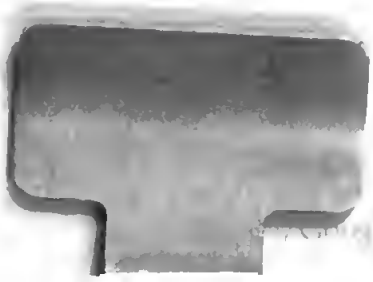
Tel est ce curieux débris traditionnel de l'antique sagesse des bardes et des druides. On peut juger maintenant avec plus de connaissance de cause, si une doctrine aussi complétement originale, qui touche aux systèmes philosophiques les plus profonds comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne, à Schelling et à l'Inde, sans aucune trace de la théologie et de la métaphysique scolastiques, si une telle doctrine, dis-je, peut avoir été créée de toutes pièces par les bardes gallois du moyen âge. Tout dans ces triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et, à travers les obscurités d'une exposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau. Pour l'histoire générale de l'esprit humain, comme pour l'histoire spéciale de l'ancienne Europe, ce fait me paraît des plus intéressants, et c'est pour cela que j'ai cherché à le remettre en lumière par la traduction et l'interprétation du *Mystère des bardes de l'île de Prydain*. Si ce petit travail réussit à provoquer de nouvelles investigations il aura pleinement atteint son but.

Adolphe Pictet.

5834094

46

Digitized by Google

46a

Z
115.6